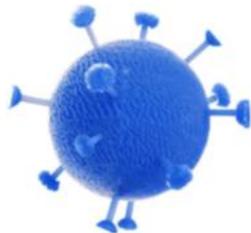


Témoigner.

L'église
à la maison

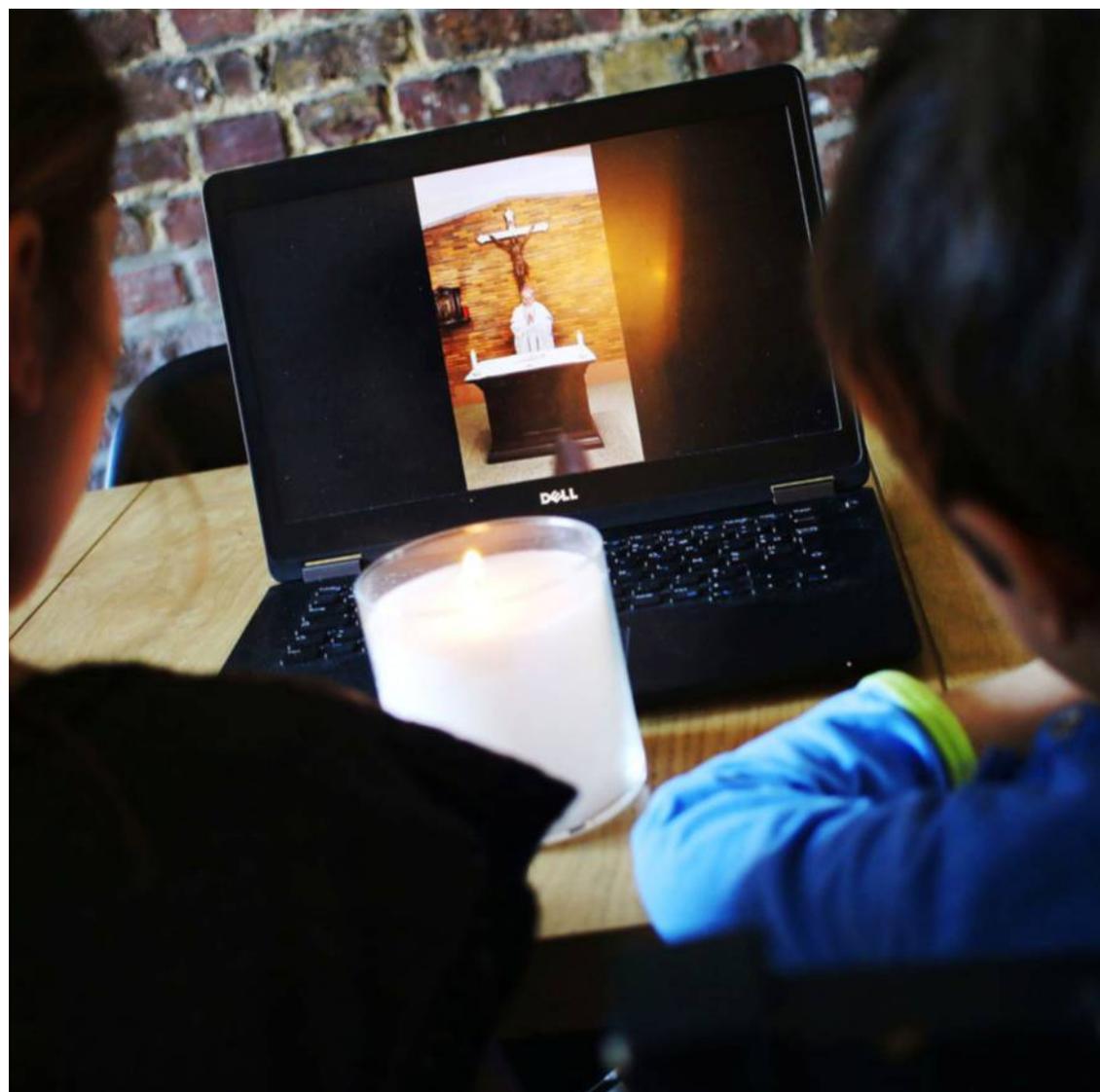
Pendant le confinement, des catholiques redécouvrent la prière en famille. Privés de vie communautaire et sacramentelle, ils forment des «églises domestiques».

A 18 heures, tout s'arrête dans les plantations d'hévéas ou de caféiers du Kerala, dans le sud de l'Inde. Parents, enfants et employés abandonnent leur tâche et se regroupent dans la pièce principale pour prier ensemble. Pendant près d'une heure, nul ne bouge ni ne chuchote. Selon un rituel propre à chaque famille chrétienne, des lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament alternent avec des sermons des Pères de l'Église, des litanies des saints et des cantiques à la Vierge. Très souvent, ce sont les enfants qui lisent ces textes à haute voix.

Ce qui se vit depuis le début du confinement en France, au sein de certaines familles catholiques, n'est pas sans faire penser à cette tradition du Kerala. «*De telles liturgies domestiques ont souvent existé dans l'histoire de l'Église*», rappelle le père Michel Martin-Prével, veuf, père et grand-père. «*Les premiers chrétiens vivaient cela avant que ne s'instaurent de véritables assemblées eucharistiques. Et pendant la Révolution française, les chrétiens se retrouvaient dans des granges pour réciter le chapelet à la lumière d'une bougie*», poursuit ce prêtre de la communauté des Béatitudes.

C'est grâce à de telles liturgies familiales que la foi put se maintenir au Japon et dans la péninsule coréenne aux XVIII^e et XIX^e siècles, malgré les persécutions et l'absence de clergé.

C'est également grâce à de telles liturgies familiales – clandestines, à l'époque – que la foi put se maintenir au Japon et dans la péninsule coréenne aux XVIII^e et XIX^e siècles, malgré les persécutions et l'absence de clergé. Cette histoire des liturgies domestiques, Lætitia, Lyon-



Des enfants assistent à la messe en ligne pendant le confinement. Julien Barbare/PHOTOPQR/Le Parisien/MaxPPP

naise proche de la communauté Fondacio, la connaît bien. Depuis le début du confinement, elle prie quotidiennement avec son mari et leurs trois enfants âgés entre 20 ans et 15 ans. «*On s'est dit que cette période était l'occasion d'intensifier notre vie spirituelle, de revenir à une Eucharistie intérieure*», déclare-t-elle en précisant que ce sont ses enfants «*qui lisent les textes, choisissent les chants et mènent nos temps de prière, d'autant que nos filles, qui ont encadré des camps de jeunes, savent très bien faire ça avec leur guitare*».

Avec un semblable souci de responsabiliser leurs quatre enfants de 21 à 11 ans, Bérengère et son mari, médecin à Mâcon (Saône-et-Loire), ont mis en place deux temps de prière quotidiens depuis qu'ils sont confinés dans leur propriété à la campagne. Animés à tour de rôle par l'un des enfants, ces temps – après le petit déjeuner et après le dîner – se composent d'un chant de louange ou d'adoration, de l'Évangile du jour, d'une méditation de la communauté de l'Emmanuel, d'intentions ou d'actions de grâce partagées et se terminent par le «*Je vous salue Marie*» ou le «*Cantique de Siméon*».

«Les parents doivent être les animateurs de la prière familiale au nom du sacerdoce du père ou de la mère.»

«*Les parents doivent être les animateurs de la prière familiale au nom du sacerdoce du père ou de la mère*», estime pour sa part le père Martin-Prével, en insistant sur la nécessité, en fin de journée, de remercier le Seigneur et de se demander pardon, «*pas seulement entre enfants ou entre enfants et parents, mais aussi que les parents demandent pardon aux enfants s'ils se sont énervés*». Car cette période de retrouvailles familiales peut également favoriser les tensions, les conflits.

«*Vendredi saint, on a fait ensemble le chemin de croix, en suivant sur YouTube celui d'un curé de l'Ain que l'on aime bien*», raconte

Témoigner / L'Église à la maison

«Au fur et à mesure que nos cœurs s'ouvrent, nous formons une petite église au sein de la grande Église.»

●●● Suite de la page 15.

encore Bérengère, qui aurait voulu suivre aussi en famille le chemin de croix du pape, puis sa bénédiction urbi et orbi de Pâques. «*Mais mon mari m'a recommandé de ne pas en faire trop.*» De fait, ces parents veillent à ne rien imposer. «*Notre responsabilité est d'affirmer notre foi en laissant libres nos enfants*», rappelle Bérengère. «*Nous sommes proches, non seulement parce que nous sommes une famille mais parce que nous sommes avec le Seigneur*», poursuit-elle avec conviction, persuadée que les personnes seules peuvent aussi former une Église domestique.

Si 94% des chrétiens déclarent «bien vivre» le confinement, 62% prient en famille, 54% accèdent à la messe retransmise par leur paroisse, 51% lisent des ouvrages spirituels et 35% suivent des enseignements bibliques en ligne.



Des parents prient avec leurs enfants devant l'oratoire familial. Corinne Simon/Cirio

«*Je demande au Seigneur d'habiter ma demeure pour que je demeure en Lui*», confirme Monique, célibataire et enseignante retraitée à Saint-Malo. Elle, qui avait déjà l'habitude de suivre les offices quotidiens sur KTO, se sent, du fait du confinement, «*plus in-*

tensément en proximité avec le Seigneur. Et plus fortement en communion spirituelle avec les autres, comme si l'Esprit nous rassemblait. Dans ma prière, je sens que je porte le monde», souligne celle qui est aussi membre de la Communauté de vie chrétienne (CVX).

Une intuition qu'exprime également Lætitia: «*Au fur et à mesure que nos cœurs s'ouvrent, nous formons une petite église au sein de la grande Église*», s'enthousiasme-t-elle, avec la certitude que cette période sans accès à une vie communautaire et sacramentelle est «*une*

opportunité pour adorer le Père en Esprit et en vérité» (Jn, 4, 23), selon la formule employée par le Christ pour répondre à la Samaritaine. Ce verset, Marie, confinée en appartement parisien avec son mari et leurs cinq enfants entre 16 et 5 ans, le reprend à son compte. Souhaitant «*faire de ce confinement quelque chose de l'ordre du don*», elle a expliqué à ses enfants que «*tous leurs efforts contribuent à soutenir les soignants et les malades*». Au fil des semaines, «*notre prière s'approfondit parce que nous connaissons les enjeux, notamment pour notre grand-mère en Ehpad*».

Ces témoignages n'étonnent pas Romain des Courières, fondateur du cabinet Camino Conseil, qui vient de publier une enquête (1) sur la manière dont les catholiques vivent la situation actuelle. Si 94% des chrétiens interrogés déclarent «*bien vivre*» le confinement, 62% prient en famille, 54% accèdent à la messe retransmise en direct

par leur paroisse, 51% lisent des ouvrages spirituels et 35% suivent des enseignements bibliques ou des commentaires liturgiques sur Internet. «*Du fait de ne pouvoir aller la messe, les catholiques prient davantage et vivent plus intensément la foi en famille, quand c'est possible*», commente Romain des Courières.

Lui-même, depuis le 16 mars, prie tous les matins avec son épouse et leurs deux jeunes enfants «*devant une icône de la Sainte Famille et une statuette de la Vierge*». Comme d'autres, il ne cache pas que la communauté ecclésiale lui manque. «*Attention à ne pas être une Église à soi seul!*»

Claire Lesegretain

(1) Cette enquête a été réalisée en ligne entre le 30 mars et le 5 avril auprès de 1 100 personnes se déclarant catholiques. Les résultats tiennent compte des quotas d'âge et de sexe de la population française.

repères

La famille comme «Église domestique»

Nouveau Testament. «*Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux*» (Mt 18,20).

Jean Chrysostome (IV^e siècle). Les fidèles doivent dresser «*une table pour la lecture de la parole de Dieu. Que l'homme répète les choses qui ont été dites à l'église; que la femme*

apprenne, que les enfants écoutent, que les serviteurs ne soient pas privés de cette lecture. Fais de ta maison une église puisque tu dois rendre compte du salut de tes enfants et de tes serviteurs.»

Saint Augustin (V^e siècle). Les pères de famille doivent être chez eux «*comme des évêques, chargés de superviser et de prendre soin par une écoute attentive*».

Constitution conciliaire Lumen gentium (1964). «*Il faut que,*

par la parole et par l'exemple, dans cette sorte d'Église qu'est le foyer, les parents soient pour leurs enfants les premiers héritiers de la foi, au service de la vocation propre de chacun.»

Exhortation apostolique Evangelii gaudium du pape François (2013). «*J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler sa rencontre personnelle avec Jésus-Christ ou à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse.*»

à proprement parler

Par Martin Steffens

Philosophe



Philippe Courqueux

Après

Les adverbes sont comme les rouages d'une langue. Ils en assurent la mécanique. « Mais, où, et, donc, vite, tôt, tard, ici, certes... » Invariables, ils ont l'air impassible. Secs comme de petits insectes, ils n'ont pas beaucoup de chair. C'est le verbe qui se conjugue et se fait chair, pas l'adverbe. Il en est un, pourtant, qui incarne cette drôle de période. En ces temps où, comme un enfant sur la pointe des pieds, chacun essaie de regarder au-delà du confinement, l'adverbe « après » est partout employé. Il est même promu en substantif : on parle désormais de préparer « l'après ». On savait déjà qu'à la suite d'une épreuve, il y a un avant et un après. Mais notre volonté d'en finir avec cette crise définit l'article : après, ce sera l'après. On invente pour cela des dates butoirs : le 14 avril, le 11 mai... Puis on avoue que ce sera un peu plus, que le déconfinement sera progressif... Quand donc viendra l'après ? On supplie : donnez-nous aujourd'hui l'après de ce jour ! Notre pain de ce jour doit avoir le goût d'après-demain, quand tout sera fini.

Or les adverbes sont secrets. Laissés à eux-mêmes, ils n'en disent pas assez. Si quelqu'un, dans une conversation, se dit « contre », on lui demandera : « Contre quoi ? » On n'est pas « contre » en général, absolument. De même, quand mes enfants veulent regarder un film, et que je balaie leur requête par un « après », ils réagissent : « Après quoi ? » De quel « après » parle-t-on en ce moment ? L'après du pic épidémique et de l'engorgement des hôpitaux ? C'est plus profond que cela. « L'après », ce sera celui du grand jour, du grand air. Du grand soir, pour certains, puisqu'il faudra tirer les leçons de cette crise.

L'après se transforme au fur et à mesure qu'il entre dans le présent. Au début de l'épidémie, il s'agissait surtout de reprendre la vie d'avant. L'après ne voulait pas trop déranger. Puis on a compris que rien ne sera tout à fait pareil. Au fur et à mesure

que s'annoncent d'irréversibles faillites, l'après devient gros d'exigences nouvelles : la bougeotte humaine aujourd'hui contenue, sera-t-il possible, demain, de garder ce ciel bleu, immaculé ? De retenir les oiseaux dans nos villes ? D'inventer une économie qui ne se mesure pas seulement par la croissance ? Quand le présent révèle ses failles, l'avenir a des droits sur lui. L'après, c'est l'utopie, lieu idéal qu'on plaçait jadis dans un passé immémorial : Atlantide ensevelie ou Paradis perdu...

L'après se transforme au fur et à mesure qu'il entre dans le présent.

L'avenir a beau jeu : n'étant pas encore là, on ne peut que le rêver. Et si on le cauchemarde, la faute est au présent. Le présent, lui, a bon dos : sur lui repose la responsabilité de ce qui fut mal fait et le devoir de mieux faire. C'est en lui que se décide l'après. Or il est un verbe, dont le préfixe est un adverbe, en lequel passé, présent et avenir se nouent, « promettre ». Promettre, c'est, dès à présent, se porter garant de l'avenir. C'est être librement envoyé (« *missus* ») au-devant (« *pro* ») de soi.

Tenir une promesse, c'est faire mémoire de ce que l'on savait vrai quand on faisait cette promesse, afin que l'avenir en fût durablement transformé. L'un promet aujourd'hui de ne plus jamais prendre l'avion en touriste. Un autre, inquiet de l'emprise technologique sur nos existences confinées, s'exerce à consulter son portable à des plages dédiées. Dieu, de même, est le nom propre d'une promesse : ce monde, difficile, ne nous est pourtant pas contraire. Par la promesse, celle qu'on fait comme celle que l'on se laisse dire, l'après commence aujourd'hui.

Prochain dossier :
Grâce à moi ou grâce à Dieu ?

entretien

«Les églises domestiques ne peuvent exister sans la dynamique de la grande Eglise»

Mgr Philippe Bordeyne

Recteur de l'Institut catholique de Paris (ICP)

Le théologien moraliste Philippe Bordeyne rappelle que l'Eglise ne peut jamais se réduire à la famille et que seule la grande Eglise peut engendrer à la foi.



Stéphane de Sakutin/AFP

Mgr P. B. : Tout à fait. La grande Eglise a sûrement à apprendre de ce qui se joue du destin de l'humanité dans les petites églises que sont les familles. Réciproquement, les familles humaines ont beaucoup à recevoir des relations originales qui se nouent dans les communautés d'Eglise.

On y trouve d'ailleurs des personnes dont le degré de satisfaction familiale est très variable, de sorte que l'Eglise-famille de Dieu est appelée à se laisser guider par un principe simple et exigeant : que personne ne soit regardé ou jugé en fonction de ses réussites familiales. Il en va de la fidélité à la manière d'être du Christ.

En ce sens, cette période de confinement est à la fois précieuse et douloureuse, car les églises domestiques, aussi créatives soient-elles, ne peuvent exister sans la dynamique de la grande Eglise.

On le voit d'ailleurs avec tous ces catéchumènes qui n'ont pu recevoir le baptême dans la nuit de Pâques : ils appellent que c'est l'Eglise qui engendre à la foi. Il ne faut pas oublier que les familles peuvent être le lieu de relations complexes, voire destructrices et violentes – depuis le début du confinement, les violences conjugales augmentent significativement dans tous les pays.

La haine et l'amour sont parfois très proches... C'est d'ailleurs ce que rappellent ces théologiens américaines lorsqu'elles parlent de l'Eglise imparfaite à l'image des familles imparfaites. Mais dans l'imperfection des liens de la chair, se joue précisément la sainteté de la vie ordinaire.

Recueilli par Claire Lesegretain

(1) Conférences de Carême à Notre-Dame de Paris 2011 (Parole et Silence, 2011)

sieurs théologiens catholiques approfondissent cette thématique, afin de rappeler que les parents sont les premiers transmetteurs et éducateurs de la foi. Et c'est bien ce que l'on constate en ce moment où l'Eglise est empêchée de rassembler, pour les célébrations et la catéchèse, mais où les familles continuent de prier et de célébrer.

«Les parents sont chargés de prendre soin de la foi et de la croissance de leurs enfants.»

Cependant, l'Eglise ne peut jamais se réduire à la famille. Il suffit de se rappeler les paroles du Christ, quand on l'avertit que sa mère et ses frères le cherchent (Mt 12, 46). « Qui sont ma mère et mes frères, interroge-t-il. Car celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »

Une famille chrétienne, même si elle vit quelque chose de profondément ecclésial, a donc toujours besoin de la grande Eglise ?

Le Concile a retenu l'expression « *domestica ecclesia* », mais Mgr Fiordelli aurait préféré celle de « *minuscula ecclesia* » (« petite église »), cette seconde expression étant fondée sur l'enseignement des saints Jean Chrysostome et Augustin (*lire ci-contre*).

Mgr Fiordelli allait encore plus loin puisqu'il considérait que les parents sont « les évêques » de leurs enfants : tels les responsables des premières communautés chrétiennes, ils sont chargés de superviser et de prendre soin de la foi et de la croissance de leurs enfants par une écoute attentive.

Aujourd'hui, cette thématique est-elle travaillée en théologie ?
Mgr P. B. : Aux États-Unis, plu-